

# L'ÉPOPÉE D'AMOUR



*Michel Zévaco*

# **L'Epopée d'Amour**

[Chapitre 1 - OÙ UNE MINUTE DE JOIE FAIT PLUS QUE DIX-SEPT ANNÉES DE MISÈRE](#)

[Chapitre 2 - OÙ LA PROMESSE DE PARDAILLAN PÈRE EST TENUE PAR MAÎTRE GILLES](#)

[Chapitre 3 - L'ASTROLOGUE](#)

[Chapitre 4 - ORDRE DU ROI](#)

[Chapitre 5 - L'ORAGE GRONDE](#)

[Chapitre 6 - L'ORAGE GRONDE \(suite\)](#)

[Chapitre 7 - PREMIER COUP DE Foudre](#)

[Chapitre 8 - GILLOT](#)

[Chapitre 9 - PANIGAROLA](#)

[Chapitre 10 - OÙ TOUT LE MONDE SE TROUVE HEUREUX](#)

[Chapitre 11 - ENTREVUE DE DAMVILLE ET DE PARDAILLAN](#)

[Chapitre 12 - LE COUVANT DU MIRACLE](#)

[Chapitre 13 - OÙ MAUREVERT JOUE UN RÔLE IMPORTANT](#)

[Chapitre 14 - LE TEMPLE](#)

[Chapitre 15 - LA REINE MARGOT](#)

[Chapitre 16 - L'ESCADRON VOLANT DE LA REINE](#)

[Chapitre 17 - L'ESCADRON VOLANT DE LA REINE \(suite\)](#)

[Chapitre 18 - LE MOINE](#)

[Chapitre 19 - LES FIANCÉS](#)

[Chapitre 20 - LES RIBAUDES](#)

[Chapitre 21 - LA DERNIÈRE FARCE DE L'ONCLE GILLES](#)

[Chapitre 22 - DIEU LE VEUT !](#)

[Chapitre 23 - LE CIMETIÈRE DES S.S. INNOCENTS](#)

[Chapitre 24 - LES AMOURS DE PIPEAU](#)

[Chapitre 25 - L'AMIRAL COLIGNY](#)

[Chapitre 26 - LA NUIT TERRIBLE](#)  
[Chapitre 27 - LA CHAMBRE DE TORTURE](#)  
[Chapitre 28 - LE MESSIE DE LA SAINTE-INQUISITION](#)  
[Chapitre 29 - ÉTONNEMENT DE MONTLUC : SUITE  
DES AMOURS DE PIPEAU ET NOUVELLE RUINE DE  
CATHO](#)  
[Chapitre 30 - CE QU'IL Y AVAIT DANS CE SILENCE](#)  
[Chapitre 31 - LES MYSTÈRES DE LA RÉINCARNATION](#)  
[Chapitre 32 - LA MÉCANIQUE](#)  
[Chapitre 33 - DES VISAGES PENCHÉS SUR LA NUIT](#)  
[Chapitre 34 - LE ROI QUI RIT](#)  
[Chapitre 35 - ENTRÉE DE CATHO DANS LA GLOIRE](#)  
[Chapitre 36 - LIONS DÉCHAÎNÉS](#)  
[Chapitre 37 - ICI L'ON TUE](#)  
[Chapitre 38 - LA MARCHÉ AU GIBET](#)  
[Chapitre 39 - PAROLE MÉMORABLE DE BÊME](#)  
[Chapitre 40 - LE DIMANCHE 24 AOÛT 1572, FÊTE DE  
LA SAINT-BARTHÉLEMY](#)  
[Chapitre 41 - PROFILS DE GARGOUILLES](#)  
[Chapitre 42 - VISIONS TRAGIQUES](#)  
[Chapitre 43 - L'OASIS](#)  
[Chapitre 44 - « ... QUE DES CHIENS DÉVORANTS SE  
DISPUTAIENT ENTRE EUX. »](#)  
[Chapitre 45 - ENTRE LE CIEL ET LA TERRE](#)  
[Chapitre 46 - COMME À THÉROUANNE](#)  
[Chapitre 47 - LES TITANS](#)  
[Chapitre 48 - LA BONNE ÉTAPE](#)  
[Chapitre 49 - SUÉE SANGLANTE](#)  
[Chapitre 50 - LE PRINTEMPS DE MONTMORENCY](#)  
[Page de copyright](#)

# **Chapitre 1 - OÙ UNE MINUTE DE JOIE FAIT PLUS QUE DIX-SEPT ANNÉES DE MISÈRE**

Le maréchal de Montmorency avait retrouvé au bout de dix-sept ans, sa femme, Jeanne de Piennes, sa femme dont la félonie de son frère cadet, le maréchal de Damville, l'avait séparé.

Il revoyait comme dans un songe, la scène où Damville feignait de lui avouer qu'il avait été l'amant de Jeanne... son duel avec lui où il avait cru le laisser mort sur place... et la disparition de la comtesse de Piennes, duchesse de Montmorency.

Il revoyait son divorce, son mariage avec une autre femme que, d'ailleurs, il n'avait jamais aimée, l'image de la première, demeurant tout entière en son cœur. Puis son humeur sombre l'entraînait loin de la cour où montait la faveur croissante de son frère exécré, le maréchal de Damville.

Les années coulaient et, soudain, un jeune seigneur, un jeune héros, le chevalier de Pardaillan, lui apportait une lettre de celle qu'il croyait à jamais disparue de sa vie.

Jeanne de Piennes était vivante !

Jeanne de Piennes n'avait jamais failli !

Dans sa lettre, elle en appelait à son ancien seigneur et maître, elle clamait la félonie de Damville, elle demandait grâce et secours pour Loïse, sa fille, à lui, duc de Montmorency.

Une aube de gratitude et de joie s'était levée dans l'âme du vieux duc : il avait été, mais en vain, en appeler de son frère à la justice du roi, en vain, il l'avait provoqué, sachant qu'il tenait en son pouvoir Jeanne et sa fille, en vain, il avait fouillé Paris pour les retrouver et il allait retomber dans sa

nuit de deuil, plus sombre et plus triste que jamais, quand de nouveau le chevalier de Pardaillan était venu à lui.

Ce jeune homme, héros d'un autre âge, dont peut-être il devinait confusément le secret, l'avait conduit par la main à la demeure mystérieuse où se cachait tout ce qu'il avait aimé au monde, l'avait mis en présence de Jeanne de Piennes, la première duchesse de Montmorency.

L'heure tant espérée, après dix-sept ans de larmes et de deuil, était enfin sonnée.

Enfin, il retrouvait tout ce qu'il avait chéri et qui avait été la joie de son cœur, la moelle de ses os, l'essence même de son être ; en un mot, celle qu'il avait aimée.

Hélas, comme une sève trop puissante fait craquer le bourgeon, le bonheur avait fait craquer le cerveau de celle qui avait été sienne.

Comment la retrouvait-il ?

Folle ?...

Jeanne de Piennes, dans les derniers jours de son martyre, alors qu'elle se sentait mortellement atteinte, ne vivait plus qu'avec une pensée :

« Il ne faut pas que je meure avant d'avoir assuré le bonheur de ma fille... Et quel bonheur peut-il y avoir pour la pauvre petite tant qu'elle ne sera pas sous l'égide de son père !... Oui ! retrouver François, même s'il me croit encore coupable... mettre son enfant dans ses bras... et mourir alors !... »

Lorsqu'elle interrogea le chevalier de Pardaillan, lorsque celui-ci lui dit que c'était à un autre que lui de dire comment sa lettre avait été accueillie par le maréchal, Jeanne eut dès lors la conviction intime que François avait lu la lettre, et qu'il savait la vérité. Et elle attendit.

Lorsque le vieux Pardaillan lui annonça que le maréchal était là, elle ne parut pas surprise.

Aucune commotion ne l'agita. Seulement, elle murmura :

- Voici l'heure où je vais mourir !...

La pensée de la mort ne la quittait plus. Elle ne la désirait ni ne la craignait. Seulement, elle était comme ces rudes ouvriers des champs qu'un travail a tenus courbés depuis l'aube sur le sol et qui, vers la nuit, ne songent plus qu'au sommeil, où leur lassitude va s'anéantir.

Au vrai, elle se sentait mourir.

Qu'y avait-il de brisé en elle ? Pourquoi le retour du bien-aimé n'avait-il provoqué dans son âme qu'une sorte de flamme dévorante et aussitôt éteinte ? Elle ne savait.

Mais sûrement, quelque chose se brisait en elle. Et elle put se dire : Voici la mort ! Voici l'heure du repos !...

Elle étreignit convulsivement Loïse dans ses bras et murmura à son oreille quelques mots qui produisirent sur la jeune fille quelque foudroyant effet, car elle essaya en vain de répondre, elle fit un effort inutile pour suivre sa mère, et elle demeura comme rivée, défaillante, soutenue par le vieux Pardaillan.

Telle était l'immense lassitude de Jeanne, telle était la morbide fixité de sa pensée, qu'elle ne s'aperçut pas de l'évanouissement de Loïse.

Elle se mit en marche en songeant :

- Ô mon François, ô ma Loïse, je vais donc vous voir réunis ! Je vais donc pouvoir mourir dans vos bras !... Car je meurs, je sens que déjà ma pensée se meurt...

Elle ouvrit la porte que lui avait indiquée Pardaillan, et elle vit François de Montmorency.

Elle voulut, elle crut même s'élancer vers lui.

Elle crut qu'une joie énorme la soulevait, comme la vague soulève une épave.

Elle crut pousser une grande clameur où fulgurait son bonheur.

Et tout ce mouvement de sa pensée se réduisit brusquement à cette parole qu'elle crut prononcer :

- Adieu... je meurs...

Puis il n'y eut plus rien en elle.

Elle fut comme morte.

Seulement, ce ne fut pas son corps qui mourut...

Sa pensée seule s'anéantit dans la folie : cette femme qui avait supporté tant de douleurs, qui avait tenu tête à de si effroyables catastrophes qui l'avaient frappée coup sur coup sans relâche, cette admirable mère qui n'avait été soutenue pendant son calvaire que par l'idée fixe de sauver son enfant, cette malheureuse enfin s'abandonna, cessa de résister dès l'instant même où elle crut sa fille sauvée, en sûreté ! La folie qui, sans doute, la guettait depuis des années, fondit sur elle.

Dix-sept ans et plus de malheur, n'avaient pu la terrasser.

Une seconde de joie la tue.

Jeanne de Piennes était folle !...

Mais par une consolante miséricorde de la fatalité qui s'était acharnée sur elle - si toutefois il est des consolations dans ces drames atroces de la pensée humaine ! - par une sorte de pitié du sort, disons-nous, la folie de Jeanne la ramenait aux premières années de sa radieuse jeunesse, de son pur amour, dans ces chers paysages de Margency où elle avait tant aimé, parmi les fleurs que créait son imagination...

Pauvre Jeanne ! Pauvre petite fée aux fleurs !

L'histoire injuste, l'histoire qui prend plaisir à raconter les cruautés des puissants, à admirer les guerres des rois, l'histoire dédaigneuse des plaintes qui montent du fond de l'humanité, ne t'a consacré que quelques mots arides.

Une fleur qui tombe !... Qu'est-ce que cela auprès des pompes royales !

Pour le rêveur qui aime à pénétrer d'un pas hésitant dans les sombres annales du passé, qui cherche en tremblant parmi l'amas des décombres, l'humble fleurette qui a vécu, aimé, souffert, tu demeures un pur symbole de la souffrance humaine, et nous qui venons de retracer ta douleur, nous saluons d'un souvenir ému ta douce et noble figure.

Lorsque le maréchal de Montmorency revint à lui, il se souleva sur un genou et, jetant à travers la salle le regard étonné de l'homme qui croit sortir d'un rêve, il vit Jeanne assise sur un fauteuil, souriante, la physionomie apaisée, mais hélas ! les yeux sans vie.

Une jeune fille agenouillée devant elle, la tête cachée dans les genoux de la folle, sanglotait sans bruit.

Jeanne, d'un mouvement machinal et doux, caressait les cheveux d'or de la jeune fille.

François se releva et s'approcha, en titubant, de ce groupe si gracieux et si mélancolique.

Il se baissa vers la jeune fille et la toucha légèrement à l'épaule.

Loïse leva la tête.

Le maréchal la prit par les deux mains, la mit debout sans que sa mère essayât de la retenir et il la contempla avec avidité.

Il la reconnut à l'instant. Et lors même que l'attitude de Loïse ne la lui eût pas désignée pour sa fille, il l'eût reconnue entre mille.

Loïse était le vivant portrait de sa mère.

Ou plutôt, elle était le commencement de Jeanne telle qu'il l'avait vue et aimée à Margency.

- Ma fille ! balbutia-t-il.

Loïse, toute frissonnante de sanglots, se laissa aller dans les bras du maréchal et, pour la première fois de sa vie, avec un inexprimable ravissement mêlé d'une infinie douleur, elle prononça ce mot auquel ses lèvres n'étaient pas accoutumées...

- Mon père !...

Alors, leurs larmes se confondirent. Le maréchal s'assit près de Jeanne dont il garda une main dans ses mains, et prenant sa fille sur ses genoux, comme si elle eût été toute petite, il dit gravement :

- Mon enfant, tu n'as plus de mère... mais dans le moment même où ce grand malheur te frappe, tu retrouves un

père... Puisse-t-il trouver la force d'imiter celle qui est près de nous sans nous voir, sans nous entendre...

Ce fut ainsi que ces trois êtres se trouvèrent réunis.

Lorsque le maréchal et Loïse eurent repris un peu de calme à force de se répéter qu'à eux deux ils arriveraient à sauver la raison de Jeanne, lorsque leurs larmes furent apaisées, ce furent de part et d'autre les questions sans fin.

Et François apprit ainsi par sa fille, en un long récit souvent interrompu, quelle avait été l'existence de celle qui avait porté son nom.

À son tour, il raconta sa vie, depuis le drame de Margency.

Lorsque ces longues confessions furent achevées, lorsque le père et la fille se furent pour ainsi dire peu à peu découverts comme on découvre un pays nouveau, ils croyaient avoir passé une heure.

Le maréchal était arrivé vers neuf heures du matin.

Et au moment où, enlacés, ils déposèrent sur le front pâle de Jeanne leur double baiser, il était près de minuit.

## **Chapitre 2 - OÙ LA PROMESSE DE PARDAILLAN PÈRE EST TENUE PAR MAÎTRE GILLES**

Le maréchal de Damville, après avoir assisté à l'investissement de la maison de la rue Montmartre, après s'être assuré qu'il était impossible d'en sortir, s'était empressé de regagner l'hôtel de Mesmes.

Il tenait les deux Pardaillan et se promettait de ne pas les laisser échapper.

En effet, la mort seule de ces deux hommes pouvait lui garantir sa propre sécurité. Ils étaient tous les deux possesseurs d'un secret qui pouvait l'envoyer à l'échafaud. Ils parleraient, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute dans son esprit.

Lorsque, persuadé que le vieux Pardaillan avait suivi la voiture qui enlevait Jeanne de Piennes, le maréchal s'était décidé à rompre avec lui, il avait en même temps décidé de supprimer ce dangereux auxiliaire.

Il se privait ainsi d'un aide précieux.

Mais il y gagnait une certaine tranquillité en ce qui concernait ses prisonnières.

En effet, à ce moment-là, il y avait dans l'esprit du maréchal deux préoccupations bien distinctes l'une de l'autre, et qui pourtant se tenaient par des liens mystérieux.

Il est nécessaire de les expliquer afin de jeter quelque lumière sur l'attitude de cet homme.

Damville s'était jeté dans la conspiration de Guise uniquement en haine de son frère ; pour acquérir Damville, Guise avait promis la mort de Montmorency. François mort, assassiné par quelque bon procès, Henri devenait le chef de la maison, l'unique héritier, un seigneur presque aussi

puissant et peut-être plus riche que le roi ; on lui donnait l'épée de connétable qu'avait illustrée son père ; il était presque le deuxième personnage du royaume ! Et alors, son ambition s'ouvrait de larges horizons. Il prenait une part active à la destruction des huguenots secrètement résolue par Guise, entraînant le royaume dans quelque aventure d'où il revenait couvert de gloire, et... qui savait ? Si Guise parvenait à détrôner Charles, pourquoi lui, Damville, ne parviendrait-il pas à détrôner Guise ?

Voilà les pensées qui, lentement, s'étaient agglomérées dans la conscience du rude maréchal, et dont la pensée initiale avait été le désir effréné de se débarrasser de son frère.

Or, cette haine elle-même avait pris sa source dans l'amour d'Henri pour Jeanne de Piennes.

Repoussé à Margency par la fiancée de son frère, il s'était atrocement vengé.

Les années avaient coulé ; la haine seule était demeurée vivace dans ce cœur.

Les choses en étaient là lorsqu'il rencontra Jeanne et s'aperçut ou crut s'apercevoir que sa passion mal éteinte se réveillait plus ardente que jadis.

Dès lors, il eut un but précis à son ambition.

La conspiration qui devait faire Guise roi de France conduisait Damville à la puissance ; du même coup, son frère disparaissait ; Jeanne de Piennes n'avait plus de raison de demeurer fidèle à François ; et cette puissance acquise conduisait Henri à la conquête de Jeanne.

C'était tortueux comme pensée, mais d'une implacable logique comme plan.

On s'explique maintenant que Damville s'empressa de se saisir de Jeanne et de sa fille pour que François ne pût jamais les rencontrer ; on s'explique aussi sa modération relative vis-à-vis de ses prisonnières ; on s'explique qu'il ne chercha pas à avoir de fréquents entretiens avec Jeanne, et qu'il n'essaya pas d'user de violence.

Il voulait un beau jour lui apparaître pour lui dire :

- Je suis immensément riche, je suis le plus puissant du royaume après le roi ; je serai peut-être un jour roi de France, car en notre temps, le pouvoir appartient aux plus audacieux. Voulez-vous partager cette puissance et cette richesse, en attendant que je place une couronne sur votre tête ?

Et il ne doutait pas d'éblouir Jeanne de Piennes !

On comprend donc l'immense intérêt qu'avait Damville à ce que le chevalier de Pardaillan, féal de Montmorency, croyait-il, ignorât toujours où se trouvaient Jeanne et Loïse. De là, la nécessité de cacher cette retraite au vieux Pardaillan qui n'hésiterait pas à avertir son fils ! De là, la fureur du maréchal lorsque d'Aspremont lui eut persuadé que le vieux routier avait suivi la voiture ! De là, sa résolution de le tuer d'abord, de tuer ensuite le fils !

Or, il croyait que le vieux Pardaillan était mort, au moment où il quitta Paris pour se rendre à Blois à la suite du roi.

Il partit donc confiant, se contentant de recommander à Gilles de faire bonne garde dans la rue de la Hache.

Maintenant on comprend sa stupéfaction, sa rage, et aussi sa terreur de retrouver Pardaillan bien vivant, Pardaillan avec son fils !

Et quelles durent être ses pensées lorsqu'il vit Jeanne elle-même !...

C'était l'écroulement de tout son plan !

Les Pardaillan dénonçant la conspiration, François reprenant Jeanne, il vit tout cela d'un coup d'œil, et lorsqu'il reprit le chemin de l'hôtel de Mesmes, il était bien résolu à obtenir un ordre du roi, à revenir lui-même faire le siège de la maison, de tuer de sa main, qui ne pardonnait jamais, les deux Pardaillan.

Il voulait avant tout savoir comment le vieux Pardaillan, qu'il avait laissé pour mort au fond de sa cave, se trouvait parfaitement en vie et comment Gilles avait pu laisser Jeanne de Piennes s'échapper de chez Alice.

Il avait cédé à la prière menaçante de Jeanne en lui disant : « Ces deux hommes sont à vous, prenez-les ! » Mais en cédant, il s'était dit simplement qu'ainsi il les tenait tous quatre et qu'il les reprendrait dans un seul coup de filet.

Malgré ces assurances qu'il se donnait à lui-même, il se sentait dévoré d'inquiétude, et lorsqu'il atteignit l'hôtel de Mesmes, il écumait de rage.

Certainement, le sieur Gilles allait payer de sa vie cette inquiétude du maréchal.

Il entra seul dans l'hôtel, ayant renvoyé son escorte à sa maison des Fossés-Montmartre.

Il parcourut rapidement l'hôtel sans retrouver personne.

- Fou que je suis ! gronda-t-il, le misérable Gilles doit se trouver lui aussi aux Fossés-Montmartre !... à moins qu'il n'ait fui !... à moins encore que, d'accord avec le damné Pardaillan, il ne soit près de lui !...

Il allait rebrousser chemin et sortir lorsqu'il eut l'idée de pousser jusqu'à l'office.

Il lui fallut pour cela longer ce corridor où se trouvait la porte de la fameuse cave et où avait eu lieu la grande bataille de Pardaillan.

Or, en passant devant la cave, le maréchal vit la porte ouverte.

Il se pencha et aperçut une faible lueur.

- Si ce pouvait être lui ! grinça-t-il entre ses dents. Cette cave qui eût dû être la tombe de Pardaillan deviendrait celle de Gilles, voilà tout. Il n'y aurait que le cadavre de changé !

Il descendit avec précaution.

À mesure qu'il descendait, l'intérieur de la cave lui apparaissait plus nettement.

Et lorsqu'il s'arrêta enfin à la dernière marche, il demeura saisi d'étonnement.

Un spectacle étrange, presque fantastique, s'offrit à sa vue. Et un sourire livide détendit ses lèvres.

Il se glissa alors sans bruit dans un angle obscur pour ne rien perdre au spectacle en question.

La scène que nous allons retracer et qui se déroula sous les yeux du maréchal était éclairée par une torche de résine qui traçait un cercle de lumière, tandis que le restant de la vaste cave demeurait plongé dans les ténèbres.

Dans ce cercle de lumière, éclairé par les lueurs fumeuses de la torche apparaissaient deux hommes.

L'un d'eux était debout, attaché par des cordes à une espèce de poteau de torture.

L'autre était assis sur un billot de bois, en face du patient.

Celui qui était attaché au poteau était assez jeune encore ; il avait une figure blême de terreur et poussait des gémissements à fendre l'âme la plus dure.

L'autre était un vieillard à physionomie démoniaque ; une espèce de rictus qui découvrait les trois ou quatre dents de ses mâchoires desséchées comme du parchemin, balafrait ce visage couturé de rides, et la lueur de la torche faisait briller ses yeux d'étranges paillettes rouges.

Il était accroupi plutôt qu'assis sur son billot, et il s'occupait très consciencieusement à aiguiser un couteau de cuisine long, mince et affilé.

Or, ce vieux qui semblait se préparer à quelque besogne de bourreau, le maréchal le reconnut aussitôt, ainsi que le malheureux attaché à son poteau.

Le vieux, c'était Gilles.

Le jeune, c'était Gillot.

Expliquons en quelques mots comment Gillot se trouvait dans cette cave, alors que la plus élémentaire notion de la prudence eût dû lui conseiller de mettre le plus d'espace possible entre lui et son digne oncle.

Gillot, comme nos lecteurs ont pu le constater, avait reçu du ciel un certain nombre de vices en partage. L'on sait assez avec quelle prodigalité le ciel qui, assurent les bonnes âmes, se charge de répandre sur la terre les bonnes et les mauvaises qualités, a distribué les vices et avec

quelle révoltante parcimonie il a épandu les vertus. Gillot était vicieux. Il était poltron, cafard, libidineux, gourmand ou plutôt goinfre, paresseux, fainéant et même « fainéant » – car il y a une nuance entre la « fainéantise » et la « fainéantise » – méchant quand il le pouvait, lâche par conséquent, en somme un répugnant personnage.

Mais par-dessus tout, Gillot était avare.

Il tenait cela de son oncle, qui était l'avarice incarnée.

Ce fut cette avare qui perdit l'infortuné Gillot, de même que l'amour perdit Troie.

En effet, au moment où, après l'héroïque résistance de Gilles, qui, comme on l'a vu, s'était obstinément refusé à révéler le secret du maréchal, Gillot, pour sauver ses oreilles, avait raconté à Pardaillan en quelle maison se trouvaient Jeanne de Piennes et Loïse ; à ce moment-là ; disons-nous, profitant de la prostration de son oncle et de l'émotion des deux Pardaillan, Gillot s'était éclipsé sans bruit.

La poltronnerie, alors, le dominait tout entier.

Il venait de sauver ses oreilles – ces larges oreilles auxquelles, d'après les dires du vieux Pardaillan qui avait des idées spéciales en esthétique, il avait si grand tort de tenir.

Mais ce n'était pas tout, les oreilles ne constituant en somme qu'un ornement de sa figure.

Il s'agissait maintenant de sauver le corps tout entier.

Pardaillan n'avait menacé que les oreilles, et encore prétendait-il ainsi embellir la face rougeaude de Gillot.

Mais Gilles ! Ah ! l'inexorable colère de l'oncle s'attaquerait à sa vie même ! Gillot s'attendait pour le moins à être pendu si jamais il se trouvait nez à nez avec le terrible vieillard qui n'avait pas hésité à offrir sa vie et sa fortune plutôt que d'encourir la disgrâce de son maître !

Et ce maître lui-même, que ferait-il de Gillot ?...

Gillot frémit. Gillot sentit des ailes pousser à ses talons. Gillot escalada l'escalier avec toute la vélocité de

l'épouvante la plus justifiée. Gillot, en quelques secondes, se trouva dans l'office, et là, il se dit :

« Voyons, je ne puis rester à Paris. Si je n'y mourais de pendaison, de strangulation, ou d'estrapade, j'y mourrais de peur, ce qui est tout un. Il faut que je m'en aille. Où cela ? au nord ? au midi ? Peu importe, pourvu que ce soit loin, très loin ! Partons !... »

Et Gillot fit un mouvement pour s'élancer.

Mais au même instant, sa figure se rembrunit. Pour aller loin, il faut beaucoup d'argent. Et Gillot s'étant fouillé, constata qu'il se trouvait en tout et pour tout propriétaire d'un écu deux sols et six deniers.

Presque aussitôt, une réflexion traversa sa cervelle matoise, et sa figure prit à l'instant une expression d'hilarité qui eût pu faire croire qu'il devenait fou.

Non, Gillot n'était pas fou !

Simplement, il venait de se rappeler que s'il était pauvre, son oncle était fort riche ! À force de musarder et de fouiller dans l'hôtel, Gillot avait découvert depuis longtemps le vénérable coffre où Gilles entassait les écus qu'il avait gagnés indistinctement avec ceux qu'il avait volés.

Ce coffre, jamais Gillot n'était parvenu à l'ouvrir en douceur. Mais les circonstances étaient telles qu'il se faisait fort de l'éventrer.

Saisir une pioche, s'emparer des clefs, voler vers l'appartement de son oncle, ouvrir le cabinet où se trouvait le fameux coffre, tout cela ne fut pour le rapide Gillot que l'affaire de deux minutes.

Or, il se disait que Gilles en avait bien encore pour un bon quart d'heure avec les Pardaillan.

C'était plus de temps qu'il ne lui en fallait pour éventrer le coffre à coups de pioche, emplir ses poches du plus d'or qu'il pourrait, et filer ensuite avec toute la vitesse imaginable.

Gillot, avant de porter le premier coup, tâta le couvercle du coffre pour voir où il faudrait frapper.

Et il tressaillit alors d'un long tressaillement de joie et de surprise : au premier mouvement qu'il avait fait, il avait soulevé le couvercle ! Le coffre n'était pas fermé ! Pourquoi ? Comment ? Il ne prit pas la peine de se le demander. (Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute que le vieux Pardaillan avait passé par là.) Gillot leva le couvercle sans plus de réflexions et poussa un rugissement de joie, tomba à genoux, et plongea ses deux bras jusqu'aux coudes dans les piles d'écus qui trébuchèrent et s'effondrèrent avec un bruit délicieux.

À ce moment, Gillot oublia le ciel et la terre. Il oublia Pardaillan. Il oublia son oncle. Poltronnerie, lâcheté, gourmandise, paresse, tout disparut : l'avarice régna seule dans cet esprit.

Après un temps d'extase et de contemplation, Gillot en vint pourtant à se dire qu'il était là pour emplir ses poches, opération qu'il commença aussitôt.

- Jamais je ne pourrai tout emporter ! grommela-t-il avec un soupir de furieux regret, un vrai soupir d'avare.

Gillot était tout entier dans ce mot.

Pêle-mêle, cependant, il entassait les écus dans ses poches, dans ses chaussures, dans son pourpoint, sans songer qu'il ne pourrait faire un pas dans la rue sans résonner comme un boulet à sonnettes et sans risquer de semer de l'or sur la route, ce qui, infailliblement, le désignerait au guet, à la foule, comme un être phénoménal digne d'admiration, laquelle admiration se traduirait par une arrestation en bonne et due forme.

Gillot entassait toujours.

- Encore ces quelques pièces qui reluisent si bien !

Ses poches crevaient. Il se gonflait d'or à en éclater...

- Encore cette pauvre poignée de mignons écus !

Et il remplit sa toque.

Une fois qu'il se fut vautré tout son soûl dans cet argent et cet or, une fois qu'il en fut gorgé comme une sangsue, Gillot, les jambes écartées, les bras raides, tout pesant et tout embarrassé, se recula en murmurant :

- Quel malheur ! j'en ai à peine la moitié. Or çà, fuyons maintenant !

Il se détourna vers la porte et demeura pétrifié, les yeux morts, la lèvre pendante...

Son oncle était là !

Le terrible Gilles, accoté à la porte fermée, le regardait faire, avec un sourire blafard.

Gillot voulut joindre les mains, et dans ce mouvement, deux ou trois piles d'écus roulèrent sur le carreau, se mirent à tourner, à danser...

Gillot se laissa tomber à genoux, et alors ce furent ses chausses qui crevèrent, la danse des écus recommença, avec une infernale musique, une course d'or que le vieillard suivait du coin de l'œil en continuant à sourire le plus hideusement du monde.

Ce que voyant, Gillot essaya de sourire aussi : d'où le choc de deux grimaces extraordinaires.

- Mon oncle, mon digne oncle, balbutia Gillot.

- Que fais-tu là ? demanda le vieillard.

- Je... vous voyez... je... range votre coffre...

- Ah bon ! Tu ranges mon coffre ? Eh bien, continue, mon garçon.

Gillot demeura interloqué. Il savait que son oncle était de tempérament goguenard. L'effroyable vieillard aimait à rire. Les farces macabres lui plaisaient.

- Que... je continue ? bégaya Gillot au comble de la terreur.

- Mais oui : il y avait dans mon coffre vingt neuf mille trois cent soixante-cinq livres en argent et soixante mille deux cent vingt-huit livres en or ; en tout, si je sais compter, quatre-vingt-neuf mille cinq cent quatre-vingt-treize livres.

- Quatre-vingt-neuf mille cinq cent quatre-vingt-treize ! répéta machinalement Gillot.

- Mes économies, fit Gilles. Compte, mon garçon, compte devant moi, écu par écu ; range-moi tout cela, par piles de vingt cinq ; l'or à droite, comme étant plus noble ; l'argent à gauche ; allons... qu'attends-tu ?

- Voilà, mon digne oncle, mon bon oncle, voilà ! fit Gillot qui commençait à se demander si vraiment il n'allait pas tout à la douce se tirer de ce mauvais pas.

Et il se mit à vider ses poches, ses chausses, son pourpoint. Le rangement commença avec ordre et méthode sous les yeux de l'oncle qui brillaient comme des escarboucles et ne perdaient pas de vue les mains du neveu.

À mesure que chaque pile reprenait sa place dans le coffre, un nouveau soupir s'étranglait dans la gorge de Gillot, tandis que l'oncle comptait :

- Encore quinze mille... encore douze mille... encore six mille...

Le total baissait de plus en plus, à mesure que les écus étaient réintégrés.

L'opération, comme bien on pense, dura longtemps. Commencée vers deux heures, elle s'acheva à cinq heures du soir.

Or, cette opération s'accomplissait en même temps que le roi Charles IX faisait sa rentrée dans Paris, en même temps que les deux Pardaillan, après la visite du chevalier à Alice de Lux, et l'attente du vieux routier dans le cabaret de Catho, se battaient rue Montmartre contre les mignons et Damville.

Donc, l'oncle Gilles annonçait le total à mesure que les piles d'or et les piles d'argent s'entassaient dans le coffre.

- Il ne manque plus que cinq mille livres... plus que quatre mille... plus que trois mille...

Gillot qui venait de placer délicatement le dernier écu et de pousser un dernier soupir, Gillot regarda autour de lui et ne vit plus rien.

À part le coffre, il n'y avait pas de meubles dans ce cabinet.

Le carreau apparaissait donc tout entier : il n'y avait plus un seul écu.

- Comment dites-vous, mon oncle ? fit Gillot.

- Je dis qu'il ne manque plus que trois mille livres.

Gillot se fouilla et tira de sa poche l'écu, les deux sols et les six deniers qui, on se le rappelle, constituaient sa fortune personnelle. Héroïquement, il les tendit au vieillard qui s'en saisit, les fit disparaître, et dit :

- Après !...

- Après, mon oncle ?

- Oui. Les trois mille livres !

- Mais je n'ai plus rien, mon oncle !

Gilles haussa les épaules. Cependant, une inquiétude commença à se glisser dans son cœur. Et son sourire devint amer.

- Allons, dit-il, dépêche-toi, sans que je te fouille.

- Fouillez-moi, mon bon oncle... je n'ai plus rien !

Gilles étouffa un grognement de désespoir, palpa de ses mains tremblantes les vêtements de Gillot, et une sueur froide pointa sur son crâne. Gillot ne mentait pas !... Pourtant, l'espoir est tenace au cœur des avarés.

- Déshabille-toi ! gronda-t-il.

Gillot obéit, plus mort que vif. Le vieux Gilles examina chaque vêtement, sonda les coutures, retourna les poches, déchira les doublures... Il dut se rendre enfin à l'horrible vérité :

Trois mille livres manquaient au trésor !...

Une sauvage imprécation et un hurlement d'épouvante retentirent dans le cabinet ; l'imprécation venait de Gilles, qui en même temps rugissait :

- Rends-les moi, misérable !

Le hurlement venait de Gillot que son oncle venait de saisir à la gorge et qui répondait :

- Fouillez-moi, mon digne oncle, je n'ai plus rien !

Gilles n'ayant plus rien à fouiller, puisque son neveu s'était entièrement déshabillé, le lâcha et s'arracha des poignées

de cheveux.

- Mes économies de cinq ans ! grinçait-il. Mais qui, qui donc me les a pris, mes pauvres écus ? Insensé que je suis de n'avoir pas veillé nuit et jour, l'arquebuse au poing ! Je suis ruiné ! Je suis mort ! Je suis assassiné ! Mes pauvres écus, où êtes-vous ?...

Seul, le vieux Pardaillan eût pu répondre à cette question.

Mais Gillot crut que le moment était venu de rentrer en grâce et insinua :

- Mon oncle, je vous aiderai à les retrouver ! oui, je me fais fort de les retrouver !

- Toi ! hurla le vieillard qui avait oublié son neveu, toi, misérable ! Toi qui venais pour me voler ! Toi ! attends ! Tu vas voir ce qu'il en coûte de se faire larronneur et traître ! Habille-toi ! vite !

En même temps, il secouait son neveu avec une force qu'on n'eût pu lui soupçonner. Enfin, il le lâcha, et Gillot se revêtit rapidement, tandis que le vieillard marmottait des mots sans suite.

Gilles, cependant, s'apaisa par degrés.

Lorsque Gillot fut prêt, il le harponna au cou de ses doigts longs, osseux, durs comme du fer, et ayant soigneusement refermé le cabinet, il l'entraîna.

- Miséricorde ! gémit Gillot, que voulez-vous faire de moi ?

Arrivé au rez-de-chaussée, Gilles lâcha son neveu, et tirant une dague acérée, lui dit :

- Au premier mouvement que tu fais pour fuir, je t'égorge !

Cette menace rassura un peu Gillot. On ne voulait donc pas le tuer, puisqu'il n'était menacé de mort que s'il tentait de fuir ! Il fit un signe de soumission complète.

- Marche devant ! reprit l'oncle, sa dague à la main.

Guidé, ou plutôt poussé par le vieillard, Gillot passa dans le jardin, et entra dans la remise du jardinier.

- Prends ce pieu ! commanda l'oncle en désignant un assez long poteau pointu par un bout.

Gillot obéit et chargea le poteau sur son épaule.

- Prends cette corde ! Prends cette bêche ! ajouta l'oncle.

Le neveu se chargea des objets qu'on venait de lui désigner. Ainsi chargé des instruments de supplice que le redoutable vieillard trouva amusant de lui faire porter, Gillot reprit le chemin de l'office, puis, toujours poussé, la pointe de la dague sur la nuque, il pénétra dans le couloir de la cave.

Dans l'office, Gilles avait repris en passant une torche et un couteau.

Il poussa son neveu dans la cave, et lorsqu'ils furent descendus, il l'entraîna au fond, et lui dit :

- Creuse ici !

Gillot, véritable loque humaine, décomposé par la terreur, hébété, se mit à creuser avec la bêche.

Le trou creusé, Gillot y planta le poteau et l'enfonça profondément à coups de maillet jusqu'à ce que Gilles ayant constaté qu'il tenait solidement, cria : « Assez ! »

Alors le vieillard saisit le neveu, le colla au poteau et l'y attacha avec la corde, de façon qu'il ne pût remuer ni les bras, ni les jambes, ni la tête.

Gillot, fou de peur, se laissait faire, et l'instinct vital ne lui suggérait pas une révolte. Il faut dire que, d'ailleurs, il espérait vaguement dans le fond que son oncle se livrait simplement à une de ces sinistres facéties comme il les aimait.

- Que voulez-vous donc faire de moi ? balbutia-t-il quand il fut attaché.

- Tu vas le savoir, dit l'oncle.

Le vieillard poussa devant Gillot une sorte de billot de bois, s'y assit et se mit à aiguiser sur la lame de sa dague le couteau de cuisine qu'il avait apporté.

À la vue de ces apprêts, Gillot commença à pousser des gémissements ininterrompus.

Ce fut à ce moment que le maréchal de Damville pénétra dans la cave.

- Tu m'impatientes avec tes clameurs de cochon qu'on égorge, cria Gilles.

Gillot n'en hurla que plus fort, et le vieillard ajouta :

- Si tu ne te tais, je serai forcé de te tuer.

Gillot observa instantanément un silence absolu.

- Il ne veut donc pas me tuer ! songea-t-il. Mais alors, que veut-il ?...

- Voyons ! reprit alors le vieux Gilles. Je vais te juger en mon âme et conscience. Et dans mon jugement, je te promets de tenir compte de ce que tu es le fils unique de feu ma sœur Gillonne, que Dieu ait pitié de son âme. C'est te dire que je serai indulgent, autant que tes crimes peuvent mériter l'indulgence. Réponds-moi donc en toute franchise.

- Oui, mon oncle. Je vous le promets bien, fit Gillot commençant à se rassurer.

Cependant il louchait fortement sur le couteau que le vieillard continuait à affûter paisiblement. Celui-ci reprit :

- Tu as donc suivi la voiture où monseigneur avait caché ses prisonnières ?

- Oui, mon oncle. Jusqu'à la rue de la Hache.

- Quelqu'un t'a-t-il vu ? Fais bien attention. Ta vie dépend de ta franchise.

- Je crois que M. d'Aspremont a dû m'apercevoir. Mais je ne pense pas qu'il m'ait reconnu.

- Et quelle était ton idée en suivant la voiture ?

- Rien. Je voulais voir, voilà tout !

- Et tu as vu ce que tu ne devais pas voir, mon garçon ! Ce que nul au monde ne devait voir !

- Hélas ! je m'en repens bien, mon digne oncle ! Je ne recommencerai pas, je vous jure.

- Bon. Maintenant, dis-moi, fripon, dis-moi, misérable, quel démon t'a poussé à raconter ce que tu n'aurais jamais dû voir aux deux damnés Pardaillan ?

- Ce n'est pas un démon. Je voulais sauver mes oreilles, mon oncle.

- Ah ! misérable lâche ! Tu voulais sauver tes oreilles, alors que je te donnais l'exemple ! Alors que j'offrais toute ma fortune, ce dont je fusse mort de chagrin si on l'eût acceptée ! Alors que je consentais à périr plutôt que de trahir le secret de monseigneur !... Sais-tu bien, infâme, quels malheurs ta trahison va attirer sur mon illustre maître ?

- Hélas ! pardonnez-moi, mon oncle !

- Et moi-même, que vais-je devenir ? Que vais-je répondre à ce puissant seigneur lorsqu'il va me demander des comptes ? De quel front oserai-je l'aborder ? Ne vaut-il pas mieux que je me pendre avant son retour ?

- Ah ! mon oncle, ne faites pas cela, j'en trépasserais de douleur !

Le vieux Gilles était sincère. Il avait laissé tomber sa tête dans ses deux mains et se demandait s'il ne valait pas mieux mourir plutôt que d'avoir à essuyer la colère du maréchal.

Cependant, il avait un témoin de sa résistance et de sa parfaite innocence.

Et ce témoin n'était autre que Gillot lui-même, en ne comptant pas la lettre que le chevalier Pardaillan avait promis d'envoyer au maréchal.

Gillot était donc précieux à conserver.

Et pourtant, il fallait le punir d'un châtement exemplaire.

- Écoute ! dit-il en relevant la tête. Je ne te condamne pas à mort. Monseigneur prendra à ton égard telle décision qui lui conviendra. Mais il faut que je punisse ta lâcheté, ta trahison qui me met moi-même au pied du gibet, sans compter qu'elle me déshonore. Note que je ne te parle pas des trois mille livres qui me manquent à mon coffre...

- Mais ce n'est pas moi ! hurla Gillot.

- Que je ne te parle pas, continua Gilles impassible, du vol énorme que tu as voulu perpétrer. Que n'as-tu eu l'idée de me poignarder plutôt que de toucher à mes pauvres chers écus ?... Mais je te pardonne ce crime, te dis-je !... Et quant

à ta trahison, monseigneur en jugera, et peut-être te fera-t-il grâce si tu lui racontes les choses telles qu'elles se sont passées. Me le jures-tu ?

- Sur ma part de paradis, je le jure ! dit Gillot transporté de joie.

- Bon. En ce cas, je vais me contenter de juger le tort que tu me causes à moi-même en me faisant courir le risque d'être pour le moins chassé par monseigneur. Et je vais te punir par où tu as péché...

- Comment cela ? Comment cela ? bredouilla Gillot en verdissant de terreur.

- Oui, tu as trahi ton maître et ton oncle pour sauver tes oreilles. Eh bien, je vais te couper les oreilles !

- Miséricorde ! rugit l'infortuné Gillot.

Gilles s'était levé tranquillement et essayait le tranchant de son couteau sur l'ongle de son pouce.

Il s'approcha de son neveu qui, livide, les yeux fermés, eut encore la force de se dégager.

- Au moins, n'en coupez qu'une !...

Il avait à peine terminé cette singulière objurgation qu'une clameur terrible jaillit de sa gorge : le terrible vieillard venait de lui saisir l'oreille droite, et la tirant fortement, l'avait tranchée d'un seul coup de couteau.

L'oreille tomba sur le sol de la cave.

- Grâce pour celle qui me reste ! vociféra Gillot ivre d'épouvante et de douleur. Grâce ! pitié !...

Un deuxième hurlement lui échappa, et alors il s'évanouit.

Avec la même tranquillité, l'oncle était passé à gauche, et au bout d'une seconde, l'oreille gauche de Gillot avait rejoint son oreille droite sur le sol ensanglanté...

Nul n'évite sa destinée, assurent les fatalistes. Il paraît que celle du malheureux Gillot était d'être tôt ou tard privé de ces deux vastes et larges ornements que la nature avait prodigalement octroyés à chaque face de son visage.

Une fois sa besogne accomplie, le hideux vieillard se mit à sourire.

C'était là une de ces bonnes farces comme il les adorait. Mais lorsqu'il vit son neveu inondé de sang, lorsqu'il le vit sans connaissance, il frémit et grommela :

- Diable ! il ne faut pas que cet imbécile meure tout de suite. Il est mon témoin devant le maréchal !

Il s'empessa donc de courir à l'office et en rapporta de l'eau, du vin sucré, un cordial, des compresses. Alors, il délia Gillot, l'étendit sur le sol de la cave et se mit à le soigner.

Lorsqu'il eut bien lavé les deux plaies, lorsqu'il les eut cautérisées au vin sucré, lorsqu'il les eut bandées convenablement, il introduisit une gorgée de cordial entre les lèvres du patient et aspergea son visage d'eau fraîche.

Gillot revint à lui, ouvrit des yeux hagards, et, croyant avoir fait un cauchemar, son premier geste fut de porter les deux mains à ses oreilles.

Elles n'y étaient plus !...

Gillot poussa un lamentable gémississement.

- Qu'as-tu donc à te plaindre ? fit l'oncle avec cette intonation narquoise qu'on prête à Satan dans les vieilles légendes.

- Hélas ! répondit Gillot, comment vais-je faire pour entendre, à présent ?

- Imbécile ! dit Gilles.

Ce fut toute la consolation qu'il accorda au pauvre mutilé ! Seulement, il le prit par un bras, l'aida à se soulever, le remit debout, et tous deux, s'apprêtant à quitter cette cave où tant d'événements s'étaient passés, se dirigèrent vers l'escalier aux dernières lueurs de la torche mourante.

Mais au pied de l'escalier, ils s'arrêtèrent aussi épouvantés l'un que l'autre.

Un homme était devant eux !

Et cet homme, c'était le maréchal de Damville !

- Monseigneur ! s'écria Gilles qui tomba à genoux.

- Cette fois, je suis mort ! gémit Gillot qui s'évanouit à nouveau et s'écroula.

- Eh bien ! fit Damville d'une voix calme, que se passe-t-il ?

- Ah ! monseigneur ! Un affreux malheur ! Je suis innocent, je vous le jure ! J'ai veillé, surveillé, comme vous m'en aviez donné l'ordre en partant. La fatalité et ce misérable imbécile ont tout fait !

- Expliquez-vous clairement, maître Gilles ! fit Damville avec sévérité.

- Eh bien, monseigneur, les prisonnières, le damné Pardaillan sait où elles se trouvent... et à l'heure qu'il est, sans aucun doute, elles sont en son pouvoir...

- Et tu n'es pour rien dans cette trahison ?

- Monseigneur, je vous le jure. Mais daignez interroger ce misérable à qui je viens de couper les oreilles...

- C'est inutile. J'ai foi en ta parole, Gilles. Relève-toi.

- Ah ! monseigneur ! s'écria l'intendant ; vous me croirez si vous voulez, mais ce que vous venez de dire est pour moi une récompense plus magnifique que le jour où vous me donnâtes cinq cents écus d'un seul coup !

- Ainsi, tu me restes dévoué ?

- Jusqu'à la mort ! Parlez, ordonnez, ma vie est à vous !

- Et tu es décidé à tout entreprendre pour réparer le malheur que tu me signales ?

- S'il ne faut que donner mon sang goutte à goutte, je suis prêt !...

- Viens donc, et fais appel à ton génie d'astuce. Car si je n'ai nul besoin de ton sang, ce que je vais te demander sera plus difficile à coup sûr que de mourir pour moi.

- Je suis prêt, monseigneur !

Et le vieillard se redressa. Le maréchal lui avait dit qu'il avait foi en sa parole, à lui, laquais ! Comme s'il eût été gentilhomme !... Le maréchal, faisait appel à son génie ! Il le traitait de puissance à puissance !

Gilles sentit ses forces d'intrigue se décupler et brûla de se jeter dans la lutte, entrevoyant au bout de cette lutte une victoire éclatante, et au bout de cette victoire, la fortune.

Damville remontait l'escalier de la cave, tout pensif.

- Monseigneur, demanda Gilles, et cet imbécile ?
- Quel imbécile ?
- Mon neveu, dit le vieillard en désignant Gillot toujours évanoui.
- En bien ?
- Faut-il l'achever ?
- Non. Il pourra te servir dans ce que tu vas entreprendre.  
Viens !...

## Chapitre 3 - L'ASTROLOGUE

Nous laisserons le maréchal de Damville aux prises avec sa haine et sa rage, chercher quelque moyen de frapper à mort les Pardaillan et de s'emparer de Jeanne pour la cacher jusqu'au jour qu'il croyait proche où la maison de Lorraine édifierait sa fortune sur les ruines de la maison de Valois, où Charles IX tomberait sous quelque balle en même temps que son frère Henri d'Anjou, et où Henri de Guise mettrait sur sa tête la couronne de France. Nous laisserons également François de Montmorency, la pauvre folle et Loïse dans la maison du savant Ramus où les nécessités de notre récit nous rappelleront bientôt.

Trois jours après les événements qui se sont déroulés, trois jours après la rentrée triomphale du roi dans sa ville, comme dix heures du soir sonnaient à Saint-Germain-l'Auxerrois, deux ombres marchaient lentement dans la nuit qui enveloppait les jardins du nouvel hôtel de la reine.

Sur l'emplacement actuel de la Halle aux Blés (Bourse de Commerce), s'était élevé jadis l'hôtel de Soissons, non loin de l'hôtel de Nesles. Ce qui s'appelle aujourd'hui rue Coquillère s'appelait dans ce temps-là rue de Nesles, à cause de l'hôtel de ce nom. L'hôtel de Soissons était borné par les rues du Four, de Grenelle et des Deux-Écus, Sous Charles IX, la rue des Deux-Écus portait en partie le nom de la rue de la Hache. La ruelle Traversine donnait dans la rue de la Hache.

C'est sur ce vaste emplacement de l'ancien hôtel de Soissons et de l'ancien hôtel de Nesles que Catherine de Médicis avait fait bâtir une façon de palais, en même temps qu'elle s'occupait de faire construire un palais plus vaste, plus grandiose, plus royal, sur l'emplacement de l'ancienne Tuilerie où nous avons eu occasion de conduire nos lecteurs, dans un précédent ouvrage.

Catherine de Médicis avait l'amour de la propriété. La possession de la terre était un plaisir pour cet esprit actif qui s'ingéniait à combiner des plans de bâtisse.

Catherine, donc, avait acheté les vastes jardins et les terrains vagues demeurés en friche autour de l'hôtel de Soissons en ruine. Elle avait fait jeter bas les pierres branlantes ; des régiments de maçons s'étaient employés à faire sortir de terre comme sous le coup de baguette d'une fée un hôtel jeune, brillant, d'une élégante magnificence, et une armée de jardiniers avait, autour de l'Hôtel de la Reine, fait jaillir les plantes, les arbustes et les fleurs.

Dans ces jardins, Catherine, qui toute sa vie regretta l'Italie, avait fait transplanter à grands frais des orangers, des citronniers, des fleurs aux violents parfums qu'on ne trouve que sous les brûlants soleils de la Lombardie et du Piémont.

Elle aimait toutes les voluptés, toutes les ivresses, tous les parfums, le sang et les fleurs.

Et c'est au bout de ces jardins, dans l'angle d'une sorte de cour qu s'avancait dans la direction du Louvre, que, sur les ordres et les plans de Catherine, s'était élevée la colonne d'ordre dorique encore debout - dernier vestige de tout cet harmonieux ensemble de constructions.

Cette colonne, espèce de tourelle sur laquelle on peut lire l'inévitable inscription dont les sociétés archéologiques, de complicité avec l'État, souillent les débris de l'histoire humaine, cette tour, disons-nous, avait été spécialement construite pour l'astrologue de la reine.

C'est vers cette tour que se dirigeaient les deux ombres que nous venons de signaler. Ombres... car Ruggieri et Catherine - c'étaient eux - s'avançaient en silence, vêtus de noir tous deux, et n'eussent apparu aux yeux d'un curieux que comme des fantômes, si les gardes qui veillaient à toutes les portes eussent laissé pénétrer ce curieux.

Catherine de Médicis et Ruggieri s'arrêtèrent au pied de la colonne.